

Hervé- Armand Béchy  
à propos de Vestibule (*L'invention d'un lieu collectif*),

d'Arnaud Théval  
Cité Saint- François aux HBM de Saint- Josse-ten Noode (Bruxelles)



Les projets artistiques du 101<sup>ème</sup> de la SLRB (Société du Logement de la Région de Bruxelles-Capitale) à Bruxelles sont un exemple assez rare d'une implication de l'artiste dans l'habitat social. Si on s'est habitué à voir des œuvres d'art émerger dans les espaces publics des villes, on constate en même temps que la tendance est de plus en plus à les installer dans des lieux prestigieux, dans des quartiers d'affaires, dans des zones urbaines vouées au commerce, ou dans des quartiers historiques à vocation touristique au centre des villes. Tel n'a pas toujours été le cas. Dans les années 70, par exemple, beaucoup d'interventions artistiques avaient comme cadre les quartiers populaires. Cependant il s'agissait d'initiatives d'artistes fortement engagés dans leur communauté de quartier.

Pour un artiste, destiner son œuvre aux espaces publics ou collectifs dans l'habitat social n'est pas une voie facile. L'environnement architectural et urbain, le contexte social, n'est pas porteur pour la diffusion de l'œuvre d'art. L'artiste ne peut tirer parti du lieu pour sa propre promotion. Les enjeux sont donc autres et c'est, de façon plus déterminante, sur le plan créatif que se joue ici l'avenir de l'œuvre.

Il y a dans les projets du 101<sup>e</sup> la volonté de mettre l'artiste en contact avec les habitants et de favoriser une démarche intégrée au lieu. De plus le but visé n'est pas de reproduire des modèles mais bien au contraire d'ouvrir l'art à des situations urbaines concrètes dont on peut penser qu'elles seront facteur d'une dynamique pour la création comme elle pourrait l'être pour le corps social tout entier. On est loin de l'art pour l'art mais on est au coeur d'une réflexion essentielle sur la création artistique, sa finalité et son rôle dans la société contemporaine.

Contrairement à d'autres commandes basées, dès le départ, sur une demande explicite du commanditaire ou du client et un cahier des charges précis, les projets d'interventions artistiques développés par la SLRB dans le logement social à Bruxelles se construisent pas à pas. Rien n'est acquis de prime abord et tout peut être remis en cause à chaque instant. Il s'agit de faire surgir l'œuvre d'art là où on ne l'attend pas et où, a priori, rien ne semble la rendre nécessaire. Plutôt que de demander à l'artiste de faire une œuvre et de lui concéder pour cela un espace, on le sollicite d'abord pour réfléchir sur une situation donnée, dans un contexte précis. C'est de là que va naître ensuite la possibilité de l'œuvre.

Le projet *Vestibule (L'invention d'un lieu collectif)* d'Arnaud Théval à la cité Saint-François à Saint-Josse-ten-Noode est une illustration parmi d'autres du fonctionnement spécifique de la commande publique dans le logement social à Bruxelles.

L'idée d'une possible intervention artistique est venue en discussion en 2005 :

la cellule du 101<sup>e</sup> de la SLRB et sa responsable Carine Potvin ayant été contactée par la société de gestion des HBM (Habitations Bon marché) de Saint-Josse-Ten-Noode. Cette dernière recherchait alors une solution plastique pour un grand bâtiment des années 50 qui dérangeait ou du moins dénotait visuellement par sa présence hors d'échelle dans le paysage urbain. A défaut de ne pouvoir le faire disparaître, du moins souhaitait-on le rendre moins visible. Une intervention artistique pouvait-elle remplir ce dessein ?

On a d'abord sollicité des artistes pour réfléchir dans cette direction mais il est apparu un peu plus tard que c'était une impasse. Il a donc fallu y renoncer et repartir sur d'autres bases. Le fonctionnement de la commande publique de la SLRB permet ce type d'adaptation. Pour ceux qui pourraient y voir une faiblesse, cette souplesse est une qualité précieuse. Rien n'est figé et le dialogue reste ouvert, permettant progressivement l'élaboration d'une démarche commune à laquelle l'ensemble des partenaires est convié. Rien ne peut s'imposer sans un assentiment général.

La cité Saint-François était en cours de réhabilitation. Un programme architectural et urbanistique de grand ampleur avait été lancé depuis plusieurs années avec notamment comme objectif le réaménagement des espaces publics collectifs au pied des immeubles. Parmi les problèmes de ce lieu, se posait celui de l'abandon de l'espace public ou du moins son état de dégradation dû aux comportements de certains habitants. La population était en demande d'améliorations sur le plan de leur habitat individuel, et ne semblait pas tout à fait prête à accueillir une intervention artistique dans les circonstances. *"Pourquoi de l'art et pas les cafards" dira une habitante excédée confrontée à l'envahissement de ces dictyoptères dans son appartement.*

C'est à partir de l'analyse de cette situation particulière que Carine Potvin a suggéré l'intervention de l'artiste Arnaud Théval - cet artiste était par ailleurs engagé sur un autre projet (Au Relais au Foyer Ixellois) mais des retards importants l'avaient rendu momentanément disponible. Par ailleurs, l'expérience d'Arnaud Théval et notamment ses projets menés avec différents groupes sociaux rendaient tout à fait crédible son intervention dans ce lieu et ce, malgré et en raison même du contexte conflictuel ajouté aux sentiments négatifs exprimés par les habitants. Il semblait en mesure de pouvoir assumer les conditions d'un tel projet et élaborer en même temps

une approche constructive du lieu.

*« C'était en 2005, explique Arnaud Théval; je me suis rendu sur place pour savoir si le lieu qui m'était proposé suscitait en moi une quelconque réaction, un intérêt particulier. C'est un quartier avec une forte tension sociale. J'ai identifié très vite un espace possible d'intervention: un lieu de passage à la fois quasi à l'abandon et en même temps faisant l'objet d'un très fort contrôle. Cet espace, situé au pied des bâtiments, est vu depuis les fenêtres des immeubles alentours. Chaque habitant peut avoir un regard sur ce qui s'y passe. Dans mon approche des lieux poursuit-il, j'ai souvent au départ une relation intuitive à l'architecture et à l'environnement qui me permet de déterminer l'endroit où situer mon intervention. La rencontre avec les architectes, les urbanistes ainsi que les autres interlocuteurs me permet ensuite d'en préciser les modalités. »*

Les préliminaires vaincus et les premières étapes franchies, la SLRBa demandé à Arnaud Théval de présenter un avant projet, c'est à dire d'aller plus loin dans sa démarche pour mieux en faire apparaître les objectifs. Cela suppose alors une immersion complète de l'artiste dans le contexte. *A partir du pré-projet*", explique Arnaud Théval, *"j'ai rencontré les habitants. C'est une phase difficile où l'on doit se définir, s'identifier mais aussi se préserver. J'ai expliqué que mon travail ne commençait pas par l'émergence d'une forme mais était un processus de création conçu à partir des enjeux humains, sociaux. En même temps j'essaie de donner à mon travail un objectif constructif. J'implique d'une façon ou d'une autre les habitants ou des catégories sociales en essayant d'utiliser au mieux les éléments du contexte. Et l'aboutissement de cette démarche est une forme dans l'espace public.*

Arnaud Théval utilise principalement comme medium la photographie. C'est son mode opératoire. En tant qu'artiste il s'intéresse au langage des corps, ce qui identifie les groupes sociaux, par exemple à travers leurs attitudes, leurs comportements.

*Pour ce projet, je suis parti, explique-t-il, de l'idée des post-it. Mon intention était d'impliquer les gens du quartier dans un jeu d'images. J'ai proposé un travail sur la représentation des différents groupes qui interviennent sur l'espace public de cette cité. J'ai considéré dès l'abord la multiplicité des interlocuteurs sur un même territoire. L'espace public, ce n'est pas que les habitants. Il y a également ceux qui y travaillent : les services sociaux, les services de l'entretien, et aussi les gestionnaires. C'est tout cela à la fois.*

*En accord avec les architectes j'ai proposé que mes images viennent s'insérer ensuite dans l'architecture en inscrivant celles-ci sur les colonnades dessinées par les architectes, un peu comme on mettrait des pense-bêtes à son mur, d'où la vision du lieu comme une sorte de vestibule.*

*Après avoir reçu un accord de principe, j'ai commencé une série de rencontres. En procédant à travers des ateliers, j'ai pris des photos des habitants puis j'ai composé des scènes qui sont des photomontages.*

*Ma proposition finale comprend la création de 12 pièces. Chaque pièce représente de façon un peu énigmatique des groupes de la cité (jeunes, personnes âgées, personnel du service d'entretien...) sans trop insister sur leur identité individuelle. Le corps, l'attitude, sont des éléments d'identification. J'ai joué ici sur le langage du corps. Les personnages ne sont pas vraiment reconnaissables sauf pour les familiers. L'individualité s'efface devant la référence au groupe. Toutes ces différentes représentations sont comme les blasons des différents corps sociaux qui racontent une histoire que chacun va pouvoir se raconter à lui-même. Il y a une part dans ces images qui est masquée, ou du moins, un espace en blanc qui évoque un vide ou comme une ombre projetée de quelques formes fantomatiques. On les devine mais l'interprétation reste libre. L'idée est que cela puisse devenir un espace de projection personnelle. On peut se poser la question: qu'est-ce qui manque dans ce dessin ? Sur un panneau le*

*chiffre 1210 (le 12-10) est une référence au code postal de Saint-Josse-ten-Noode. Un autre panneau montre un personnel de l'entretien, le balai à la main, pontifiant sur un piédestal, du moins peut-on ainsi se l'imaginer.*

*Je conçois, dit Arnaud Théval, qu'il s'agit là d'une dimension conceptuelle dans mon travail mais ce jeu de compositions peut fonctionner aussi de façon presque intuitive.*

Les images sont sérigraphiées sur tôle émaillée, matériau qui offre une qualité de résistance et en même temps une qualité esthétique. Chaque panneau mesure 50 cm x 50 cm. Les colonnes sont décaissées pour recevoir chacune une pièce dans un emplacement précis qui sera aligné visuellement et encadrera une partie du périmètre de la cour.

Pour l'accompagnement de cette œuvre, Arnaud Théval a fait réaliser des magnets que les habitants recevront en cadeau. Ces magnets sont destinés à un usage privé. L'artiste favorise ainsi le lien entre espace public et espace privé. C'est aussi une façon ludique d'inviter les gens à partager leur espace.

Il y a une dimension singulière dans ce projet, qui est dans la rencontre de l'artiste avec le lieu et les habitants, et qui se traduit dans ce travail, par exemple, avec les photographies des habitants et aussi l'intégration du projet dans l'architecture, mais la signification est plus large et plus profonde. Elle va bien au-delà de la simple anecdote. Ce n'est pas une illustration d'un micro problème de quartier. Il s'agit de l'espace public en général. C'est un questionnement assez vaste. Comment fait-on pour construire un espace en commun, un espace de partage? Montrer que l'espace public ce n'est pas que les habitants, c'est un monde plus complexe avec des acteurs multiples dont font partie les habitants, certes, mais aussi ceux qui y travaillent ou qui le gèrent. A la cité Saint-François, c'est justement la reconnaissance de ses acteurs ou leur non reconnaissance qui est au centre du projet artistique.

L'espace public est précisément la thématique qui traverse toute l'œuvre d'Arnaud Théval. L'artiste parle d'un lieu non pas pour évoquer son histoire mais davantage pour en révéler le statut lequel est le fruit d'une réalité politico-administrative et de comportements sociaux. L'œuvre prend sens dans une actualité immédiate en même temps qu'elle explore cette question d'ordre plus général. L'espace public c'est l'affaire de tous et cette prise de conscience est indispensable à une évolution positive des comportements. Dans son projet *Vestibule (L'invention d'un lieu collectif)* Arnaud Théval y apporte sa contribution en tentant d'inventer un lieu collectif ou suggérer au moins qu'il puisse en devenir un.

L'œuvre d'art aura-t-elle la capacité à qualifier l'espace public autrement, à agir positivement sur les relations sociales, à pacifier les rapports entre les individus et les groupes entre eux? Quel sera son impact dans les relations à l'intérieur de la communauté du quartier? Il est pour l'instant trop tôt pour en faire l'évaluation. Mais d'ores et déjà, on en est sûr, la démarche d'Arnaud Théval montre que l'art apporte une contribution originale pour enrichir les moyens et les formes de la communication sociale.

**Hervé- Armand Béchy**

Théoricien de l'art public

Directeur du site internet [www.art-public.com](http://www.art-public.com)